

Il s'inclina profondément et sortit avec la rapidité d'un personnage de féerie.

Une désagréable surprise l'attendait dans la rue, où stationnait son coupé, attelé de deux chevaux fringants.

En face, sur le trottoir, se tenait Jacques Brémond, qui venait d'arriver et repassait dans sa tête les belles phrases dont il espérait régaler Savinia.

A peine eut-il aperçu le nain que, poussant un cri de joie, il s'élança vers lui, avec l'intention de l'étrangler sur place.

Mais déjà Antonio s'était jeté dans la voiture, disant au cocher :

— Au galop et tout de suite ! Vingt francs de pourboire !

Les chevaux, fouettés à tour de bras, partirent au galop.

Jacques ne put qu'assister à cette fuite.

Il écumait de rage en voyant s'éloigner la voiture qui, bientôt, disparut par une rue latérale.

Evidemment, ce factotum de Piétro Ramez sortait de chez Savinia ! . . .

Était-ce la première fois qu'il y venait ? . . .

Quel était son but ? . . .

Et soudain, Jacques qui, tout en redescendant la rue, se posait ces questions sans pouvoir les résoudre, crut avoir trouvé la clef du mystère.

— Parbleu ! se dit-il, tous ces gens-là sont de connivence. Les cent mille francs que la mère Virieu prétend obtenir de la générosité d'une dame à qui elle aurait rendu service, c'est Piétro Ramez qui les fournira. Eh ! ce serait assez juste, après tout. Pourquoi m'en faire mystère ?

Il renonçait à sa visite.

Il ne se sentait pas assez de calme, assez de sang-froid pour discuter cette affaire avec Savinia.

La jalousie éteignait le peu d'amour paternel qui s'était éveillé dans son cœur.

Soudain, il aperçut au loin la mère Virieu, qui s'avavançait dans sa direction.

La pauvre femme s'en venait tout doucement, l'angoisse au cœur, partagée entre la crainte et l'espoir.

Jacques se blottit dans le couloir d'une maison. Il attendit que la mère Virieu fût passée, puis il la suivit machinalement, ne sachant à quelle décision s'arrêter.

Elle arrivait à destination lorsqu'une voix rude retentit derrière elle.

Elle se redressa avec effroi.

— Un mot, la mère, lui dit Jacques. Vous montez chez elle ?

— Oui, monsieur Jacques. Que pense-t-elle ? Êtes-vous réconciliés ?

— Nous en causerons tout à l'heure. Pour l'instant, voici mon dernier mot : dites à Savinia que j'attends ses explications.

Et il s'éloigna, la laissant stupéfaite, anéantie.

Quant à Savinia, elle était déjà si bien remise de son émotion qu'elle avait déjà pris connaissance des papiers contenus dans le portefeuille.

Elle y trouva les bienfaits annoncés par l'homme de confiance du Brésilien : la villa des Orangers devenait propriété de la ci-devant Savinia Chartier, et trente mille francs y étaient joints pour la mise en œuvre de l'exploitation.

La première pensée de la donataire fut de renvoyer le tout à son bienfaiteur.

Puis elle cacha le portefeuille au fond d'un tiroir de sa commode et, songeant à sa fille, aux difficultés sans nombre qui l'attendaient sur le dur chemin de la vie, elle se décida à prendre le temps de la réflexion.

Elle frémit à la pensée que Jacques aurait pu se rencontrer avec son ennemi.

— S'il vient, conclut-elle, je ne lui ferai rien savoir. Il se précipiterait sur cette nouvelle proie.

Elle n'en parlerait pas davantage à la mère Virieu, dont elle se défiait, à cause de son affection exagérée, inexplicable, pour Jacques.

Mais on frappe à la porte.

Savinia a reconnu le pas de sa vieille amie.

Elle dépose Laure dans son berceau et va ouvrir.

Le bouleversement se lit sur les traits de la mère Virieu.

Elle se laisse choir sur une chaise.

— Avez-vous vu Jacques ? demande-t-elle.

— Non, bonne maman.

— C'est incompréhensible !

— Expliquez-vous. Comme vous voilà encore tourmentée ! Quand en finions-nous donc avec ces angoisses ?

— Je le croyais parti chez vous et je suis venu tout doucement, dans l'espoir de vous trouver réconciliés. J'arrive devant la porte, Jacques me suivait. Il me parle, je me retourne. Ses yeux exprimaient la fureur. Je lui demande s'il était venu ici et il me répond en me donnant cet ordre : " Dites à Savinia que j'attends ses explications. "

Savinia, très pâle, avait deviné ce qui s'était passé.

— Il n'est pas venu ! s'écria-t-elle, et il ne viendra pas !

— Qui vous le fait croire ?

La jeune femme garda le silence.

Césarine, au comble de l'étonnement, dardait sur elle des regards voilés de larmes.

— Vous ne me répondez pas, Savinia. Vous me cachez quelques choses, je le sens, j'en suis sûre. Qu'ai-je fait pour avoir perdu votre confiance ? . . .

Savinia l'embrassa à plusieurs reprises ; mais elle ne s'expliquait toujours pas.

— Que lui dirai-je ? s'écria Césarine. Il attend votre réponse, il va me la réclamer tout à l'heure !

Savinia se recula et, sur un ton de fermeté que ne lui connaissait pas la servante de Jacques Brémond :

— Je n'ai aucune explication à lui donner. Il ne compte plus pour moi. Je suis libre de faire ce qui me plaît.

— Et voilà les bonnes paroles qu'il me faudra lui répéter ?

— Oui, bonne maman.

— C'est comme cela que vous y mettez du vôtre !

— Par exemple ! lui faire des avances. Moi ! lorsqu'il vient ici commander en maître !

— Mais enfin, y comprenez-vous quelque chose ? Ne vous aurait-il pas écrit ?

— Non, bonne maman.

— Sur quel sujet attend-il vos explications ? N'avez-vous aucun doute ?

Savinia hésita une seconde.

— Je ne sais ce qu'il veut dire, balbutia-t-elle.

La Rassajou n'en put tirer rien de plus.

Et ce fut l'âme assiégée par les plus funestes prévisions qu'elle retourna auprès de Jacques.

Cette journée lui réservait une des plus cruelles étapes de son calvaire.

— M'apportez-vous les explications de Savinia ? lui demanda-t-il aussitôt.

— Elle ne sait ce que vous voulez dire. Elle ne vous comprend pas, et moi, je m'explique encore moins votre exigence, après la conversation que nous avons eue ensemble.

Il se redressa et croisa les bras :

— Vous mentez, la vieille ! Vous mentez impudemment ! Vous savez, comme moi, que Savinia a reçu ce matin une visite sur laquelle elle me doit des explications.

— Savinia ne m'en a point dit un mot ; je vous le jure, monsieur Jacques !

Il ne la croyait pas encore, mais il était ébranlé par le ton de sincérité avec lequel elle avait prononcé ce serment.

Il reprit sa place devant son bureau et, sans la perdre un instant du regard :

— Savinia ne vous a-t-elle jamais parlé d'un certain Piétro Ramez, qui possède plusieurs villas à Nice ?

— Jamais !

— D'un certain Antonio Armanzor, petit monstre au service de Piétro Ramez ? . . .

— Jamais, monsieur Jacques, je vous le jure !

— En ce cas, j'y perds mon latin.

— Expliquez-moi la chose, monsieur Jacques. Comment cela, je pourrai préciser vos questions à Savinia et elle sera bien obligée de vous répondre. Mais vraiment, il est regrettable que vous ayez déjà des sujets de mauvaise entente. L'accord ne sera pas facile !

— Facile ! dites impossible, la mère ! Savinia se moque de vous comme de moi. Répondez-moi franchement : n'est-ce pas Savinia qui doit vous fournir les cent mille francs dont vous m'avez parlé ?

— Savinia ? oh ! mais elle est sans aucune ressource. Elle cherche du travail pour élever mon enfant. Je vous le jure encore, monsieur Jacques.

Et cette pauvre mère tomba à genoux devant son fils, le suppliant de la croire.

Il comprit enfin qu'elle ne jouait pas la comédie et il en eut pitié.

— Relevez-vous, la mère, ce n'est pas votre faute si vous gaspillez vos bienfaits au profit d'une ingrate et d'une fourbe. Et pour vous prouver que je suis sincère, venez avec moi chez Savinia. Vous assisterez à son interrogatoire et vous la jugerez.

— Pas aujourd'hui, dit Césarine. Elle n'est pas encore bien forte. Songez qu'elle nourrit son enfant.

— L'explication ne sera pas longue. Et si, par hasard, Savinia a de bonnes raisons à me donner, je verrai ce que j'aurai à faire.

Césarine essaya vainement de le dissuader de ce projet.

— Allons ! venez, lui dit-il ; ne lui laissons pas le temps de la réflexion.

Elle le suivit bien à regret.

Pourtant, elle avait hâte de débrouiller ce nouveau mystère.

L'idée que Savinia lui cachait un secret lui causait une peine infinie.